

Le Kaki Débile Indélébile

selon l'Anarcocochino

Au doigt son alliance brille
Aux pieds ses Rangers reluisent
Dans les yeux son vice pétille
Et par l'absence
Son intelligence
Brille.

Planté là droit face
Contre le pavé de bérets
Il impose, s'impose, indispose
Les plus veules consciences
Celles qui jamais ne prirent
Le train
Par exemple.

C'est que c'est un vrai
Fou de guerre
Une cicatrice
- une vraie - barre son visage
De près rasé ;
De trop près
- on le sait - c'est se risquer.

Ici il s'ennuie
Loin des missions, de l'euphorie.
Encadrer les petits
Pour sûr ça le divertit :
« Alors le 68, ça va aujourd'hui ? »
Timides : « Oui chef »
Le cri : « J'entends pas ! »
Les canards : « Ouïïï chef !! »

Le jappement soporifique
Du débile volubile
En kaki indélébile
M'exaspère.

Tout commence par l'uniforme,
L'unie forme met fin à tout.

Le même pas
La même cadence
Le même ton
Le même millimètre sous le béret
Les mêmes pets

La caserne, tous pareils,
Mais pas pareil pour tous.

La bêtise érigée
En symbole sur la base,
L'esprit grégaire exaspéré
Assurent une base solide
Pour tourner en rond
Sur du rien fait doctrine,
Assurent à la base
Qu'aucun feu rebelle n'est possible
Dans les latrines...

Avec de l'eau dans le cerveau
Je dérive en bateau
Je me voue au plus grand sot
Je rentre dans l'étai
Pour que de moi
La Patrie
Fasse un homme :

sans voix...

... sans moi.

Morne unifié

selon Hervé l'Énervé

Tu t'en souviens de ce temps-là ?
C'était... Comment te le dire ? Les murs se sont rapprochés ou quoi ?
Fallait voir ça ! Du printemps en veux-tu en voilà. Du sang bien rouge plein les veines et les narines palpitantes. Le corps comme un jeune arbre à frémir dans le moindre déplacement d'air. Et puis quoi ? A croire aux merveilles, qu'est-ce que tu veux que je te dise ?
Bref, choisis-toi une belle journée de printemps avec une lumière de fin d'après-midi, de celles qui te font croire que tout est à sa place, et toi avec. Tu m'enlèves cinq ans pesants et tu me rajoutes quelques cheveux et un système nerveux moins saturé. Ah, magnifique ! Des

éclats de rire à la pelle, sans forcer, sans plisser les yeux ! On est dans ce quartier, tu sais, plein de vieilles pierres, de rues étroites, de petits troquets où on sent que ça quête l'original, le singulier. Les commerces comme si c'était une vieille noblesse, et beaucoup de saltimbanques mais peu de clochards.

Bon alors, je ferme à clef le local, pendant que les comédiens frétilent autour de moi. Les comédiens ? Enfin ils commencent et moi aussi, quoi. On joue : je serais le metteur en scène, vous seriez les comédiens. Mais quand même ! Il y a toute cette effervescence, cette recherche. La traque aux idées, les explorations, la confrontation aux corps. Tout un monde qui s'ouvre à nous, sans mentir. Et puis on s'en va, des commentaires plein la bouche, les corps fatigués. Que je sens monter une vague bonace de tendresse paternelle, pour te dire. En plus il y a une comédienne qui me jette des petits coups d'œil de côté, brillants, brefs, on dirait un oiseau qui picore. Alors là, c'est presque trop, c'est forcé que ça monte à la tête. Je préfère les quitter là, bises, bises, sur toutes ces potentialités. Et à demain, à tout de suite, ouais, ouais, on fait comme ça, bye.

Et puis descente dans le métro, et l'humeur qui ne s'obscurcit pas d'un pouce tellement t'as pris ta dose de rose.

Et puis le quai.

Soudain il y a ce type devant toi et avant même qu'il ouvre la bouche, catastrophe, retour au réel. C'est à cause de l'uniforme. D'habitude tu les repères. Ben non, tu prends pas de ticket, trop cher. Et puis merde, c'est des exploités, ceux qui paient le plus c'est les plus pauvres. Et puis comme dit Léo, ce sont des lois qui t'embarrassent au point de les nier. Et puis t'as pas trop envie d'y penser, sauf qu'il est devant toi, qu'il s'obstine depuis deux minutes à te demander ton « titre de transport », qu'il est plus grand que toi, qu'il a le crâne dégarni. Que son costume est tout gris, qu'on voit bien que le pantalon est trop court, mal taillé, que ça doit le gratter, et qu'il a le regard terne.

Alors, tu sens monter une colère presque vertueuse, une envie de l'insulter, de le virer, de le gommer de là avec de grands cris. Et puis non, déjà t'as mis des ceintures sur ta jeunesse, tu voudrais être bon, tu veux t'aimer avec des raisons. Alors tu chasses la colère. Pendant que tu lui dis que tu n'as pas, non, que tu paies l'amende que tu lui donnes les renseignements, tu le scrutes. Tu gamberges, tu te racles l'âme pour voir si tu te réveilles un peu de compassion. Et là quand la rencontre devrait s'achever, tu lui plantes dans les yeux tous tes restes d'innocence et tu lui dis :

- Mais... Vous êtes fier de ce que vous faites ?

A quoi tu t'attendais ? À de l'indifférence. De la colère au mieux, oui, un bon affrontement pour que ta position courageuse soit claire, avec des témoins. Oui, t'étais prêt pour ça, hein ? Et là, tu le vois qui s'effondre, tu le vois qui glisse en dedans, tu sens sa honte et son chagrin qui monte et qui te prennent à la gorge. Tu ne comprends plus, ça devait être ta victoire, c'était une belle journée et vous voilà tout les deux défaits. Tu n'es même pas sûr d'entendre ce qu'il bredouille, ses excuses, ses justifications, ses gosses à nourrir, ses faut bien vivre. Tu comprends juste que t'as touché plus juste que tu voulais, que les mots ça marche, et que derrière l'uniforme ça palpite.

Après, bien sûr, tu continues, souffle après souffle, t'as presque pas besoin d'y penser. Mais jamais tu n'oublies le quai qui s'éloigne et le type prostré, pétrifié, qui s'ébroue et s'éloigne, gourde et inconnu.

Des fois, tu rêves de vivre tout nu.

L'occasion était trop belle

selon Darx le hibou

Salut à toi l'uniforme, c'est le civil qui te donne de ses nouvelles. T'as vu comme j'suis beau avec ma tignasse ébouriffée et mes godillots tout crottés. Regarde ça, c'est ma main. Si je veux, je peux te la foutre dans la gueule. Et en plus c'est marrant parce que tu pourras rien dire vu que t'as plus tes deux barrettes sur l'épaule pour te protéger. Hé ! En plus je pèse vingt kilos de plus que toi, ça tombe bien. Ha, il est loin le bon temps où tu pouvais persécuter les pauvres moquettes comme moi. Les pauvres types qu'ont pas demandé à être là mais qu'ont pas cherché ou pas trouvé le piston pour se trouver une planque et se débîner. Moi mon tonton était pas général et je pouvais rien dire quand avec ton air bravache et ta mine arrogante tu me couvrais du purin immonde de tes insultes ringardes. Un simple signe de rébellion ou même de protestation et c'est la 48, la perm', le bien le plus précieux que l'appel de base puisse avoir. Je savais alors que j'en serais quitte pour rester confiné au quartier, la brosse à chiotte vaillante, prêt pour le grand marathon du vase à merde.

Tu sais l'uniforme, grâce à toi j'ai quand même découvert des choses nouvelles : l'envie de tuer. Même s'il m'arrivait d'être en colère contre les gens, je peux me vanter d'être d'humeur paisible voire débonnaire. Spécialiste du chahut, j'ai développé pour la violence un goût très limité. Mais grâce à toi, j'ai découvert l'art de tourner du vinaigre : souviens toi quand t'as vidé mon sac dans la neige ; c'était pas prudent ; on était tout seuls, personne nous voyait. Il aurait pu t'arriver plein de choses ; merde, il a glissé et il s'est empalé sur le piolet.. La cervelle éclatée ?... La glace c'est traître quand même. Et puis d'abord même pas besoin de piolet. Je te l'ai déjà dit, t'es un avorton et c'est pas ton béret qui te fera paraître plus que tu ne l'es.

Mais toi l'uniforme, ce que tu préférerais de loin, c'était m'humilier devant mes camarades. J'ai résisté. Souvent j'ai serré les poings dans la poche. Je te regardais de travers en arrivant à souhaiter d'être à la guerre, la vraie, celle où tu vois les copains se faire découper en deux par la 12.7.

Parce que si c'était la guerre tu m'aurais jamais parlé comme ça. Parce qu'à la vraie guerre, on a des vraies balles qui tuent et qui peuvent malencontreusement se retrouver entre tes omoplates ; les balles perdues, ça arrive des fois.

Tu devais faire de nous des soldats ; hé bien regarde, c'est un bon début je sais maintenant que j'aurais pu te dessouder. C'est un bon début quand même.

Mais mon pauvre uniforme, regarde nous aujourd'hui ; pendant que toi tu continues à beugler tes inepties à la gloire des grandes boucheries héroïques et de la chienne vertueuse qui attend avec impatience le retour de ton phallus gonflé d'orgueil guerrier. Pendant ce temps, moi je chante et je danse ma vie, libertaire, libertin, libre, je rie.

Mardi gras

selon Vale Poher

Je ne suis pas le héros. J'aurais aimé ne jamais réaliser ça. On voyait les coutures. Je ne pouvais plus mentir. Moi qui pensais ne mentir que rarement.

L'Affaire se resserrait. J'hurlais pour me persuader je-ne-suis-pas-le-héros.

J'avais du mal à l'avaler.

Les coutures en évidence. La veste retournée si souvent. Je ne savais plus où était l'endroit et l'envers. Je n'y accordais de toute manière guère d'importance.

J'ai tout enlevé. J'ai pleuré comme à cinq ans. Cet après-midi là j'ai tout quitté.

Je me suis changée. Nouveau costume. A fleur de peau.

Je pleure souvent en ce moment. Ça sent la liberté ces jours. Tu sais, ça va un peu mieux. J'ai enfin sorti mon bras gauche du carcan. Tu vois, je pousse petit à petit.

Toi aussi tu crois encore au carnaval ?

Rencontre

selon Yann Noble-Edit

Juillet dernier. Je me promène dans Lyon. Je traverse la place Carnot, m'apprête à emprunter le pont de la Guillotière. Un vieil homme m'aborde. Il me demande si j'aime la queue comme on demande l'heure. Je lui réponds que non parce que je n'ai pas l'habitude de mentir. Il me répond que, pour une réponse tout à fait différente, il vient de se faire enculer par un grand bonhomme noir. Il est guilleret. « C'est grâce à ma tenue. L'été, ça les affole tous ! » Je regarde l'homme. Il porte un débardeur blanc, un short en jean court et cisailé, des gazelles.

Il me raconte que c'est à l'école qu'il a découvert son homosexualité, à huit ans. Là-bas, l'uniforme, c'était chemise étroite et culotte courte. Il était plutôt bel enfant. Un curé lui demandait d'attraper de gros volumes placés tout en haut de la bibliothèque. Il le faisait ensuite descendre de l'échelle en laissant traîner chaque jour un peu plus ses mains sur la culotte. Un jour, n'en pouvant plus, il a fermé la porte, il a fermé la porte. Devenu grand, le garçon me confie qu'il a beaucoup aimé ça.

Il m'explique qu'il a un mec, régulier, à Lyon ce week-end pour son job. Alors il en profite pour visiter la ville, à sa façon. Hier après-midi, par exemple, il était à un ciné porno près de Bellecour. Dans ce cas-là, c'est une jupe qu'il enfle. Avec des résilles, un pantalon pour le trajet et surtout pas de culotte. Là encore, ses vêtements lui valent grand succès.

Je lui serre la main. Il retraverse le pont, souriant. Je reste seul. L'impression d'être tout nu avec mon pantalon en lin, mon tee-shirt blanc même pas déchiré. Et puis je rentre à la maison me faire à manger.

Matricule 24081572

selon Érika Fried

La sirène vient de sonner. Vous vous réveillez en sursaut, avec, comme chaque matin, la peur au ventre. Vous le savez pour en avoir fait un jour la déplaisante expérience, une décharge électrique sanctionne toute panne d'oreiller avec une rigueur fulgurante. Vous vous levez donc sans tarder, ou plutôt, vous vous arrachez du lit comme mû par un ressort. Depuis que Big Brother a pris le pouvoir, plus question de faire la grasse matinée, ni de traîner dans son pyjama rayé devant son petit déjeuner. Vous vous habillez sans même jeter un regard à la caméra qui enregistre vos moindres faits et gestes. Où que vous alliez, ce Cerbère mécanique vous suit pour remplir la mission quotidienne que lui a confiée le service d'espionnage. On vous surveille en permanence, lorsque vous prenez votre douche, lorsque vous allez aux toilettes, lorsque vous faites l'amour avec le matricule 1471789... La dictature a frappé l'intimité d'obsolescence, voilà qui vous a guéri de votre pudeur malade ! Comme d'habitude, vous voulez bien faire, mais dans l'urgence vous avez mal boutonné votre combinaison réglementaire. Comment avez-vous pu oublié un seul instant que l'étourderie coûte cher à présent et que le régime proscriit avec autant de fermeté la fantaisie involontaire et l'extravagance délibérée ? Attendez-vous maintenant, monsieur l'original, à recevoir un procès-verbal dans les 24 heures et à devoir payer une amende dans les plus brefs délais. C'est malin, vous avez vraiment gagné votre journée ! Et estimez-vous heureux d'échapper au conseil de discipline ! Au prochain faux pas, on ne vous ratera pas. Un signal d'alarme vous prévient amicalement que vous avez une minute et pas une seconde de plus pour corriger votre tenue vestimentaire. Dans l'univers aseptisé qu'est devenu Utopia, on s'intéresse toujours à vous, on ne relâche jamais sa vigilance, on vous encadre, on mutilé votre personnalité pour affermir l'État et vous maintenir dans le « droit chemin ». Votre mère rebelle vous pose d'ailleurs un sérieux problème. A cause de ce signe particulier, les autorités vous regardent d'un sale oeil et vous considèrent comme un renégat potentiel. La physiognomonie, que vous croyiez dépassée depuis longtemps, jouit encore d'un certain prestige. Dommage pour vous. Si vous voulez éradiquer le mal à la racine et faire figure de « citoyen modèle », il va falloir que vous vous rasiez la tête au micromillimètre près. Le bureau politique en a décidé ainsi, l'ordre établi ne discute pas.

Soirée parisienne

selon Claire Garnier

Lorsqu'elle entra dans l'appartement elle sut qu'il serait difficile de dissimuler le caractère imprévu de sa présence.

Au Bar de l'Entracte ils avaient bu plusieurs bières. A 17 FF le demi cela faisait tout de même cher. Et lorsqu'elle réalisa que curieusement il suffisait de se lever et de s'accouder au bar pour que le prix du verre subisse une chute conséquente (- 6 FF), elle n'hésita pas un instant et quitta la table. A ce rythme, cela faisait trois bières pour le prix de deux. Elle reconnaissait là une logique qu'elle qualifiait elle-même, en souriant, de « très province ». Dans sa ville à elle, qui n'était pas Paris, peu importait le prix des consommations. Ici, elle se méfiait, comparait, additionnait et soustrayait allègrement les tarifs. A demi dupe, sa mauvaise foi lui rappelait avec douceur qu'elle n'habitait pas là. Le bar était maintenant vide. Rien ne justifiait le prix exorbitant de la bière, au moins étaient-ils tous les cinq d'accord sur ce point là. Ils s'étaient donnés rendez-vous à 19h30. Cela faisait bien six jours que le mot était passé : « samedi soir au bar de l'Entracte huit musiciens tsiganes ». Il était maintenant bientôt deux heures et ils n'étaient jamais venus. Alors au lieu des chants, des cris et des danses et de la bière qui coule, ils s'étaient retrouvés assis, devant un demi à 17 FF, avec en fond sonore une bande FM résolument tubes des années 80. Les murs avaient en guise de papier peint les visages multiples et divers de l'Histoire du cinéma. Ils devaient au moins être cinq cents à nous regarder : Charlie Chaplin, Béatrice Dalle, Isabelle Adjani, John Wayne, Bruce Willis, Mickey Rourke, Jean Gabin ... Je ne les énumérerais pas tous, la liste est longue et beaucoup ne m'étaient pas connus. La soirée prit une toute autre tournure quand, calculs faits et concertation prise, ils s'accouderent au bar. De l'autre côté de la pompe à bière, les yeux de l'homme venaient se coller aux hublots de ses lunettes, pour repartir et revenir et repartir et revenir encore. Ses cheveux étaient gras, blanc-jaunes. Beaucoup de dents manquaient et celles qui restaient semblaient perdues au milieu d'une forêt de mégots. Sans nul doute était-il attachant. Entouré des cinq jeunes que la bière avaient rendus volubiles il refit alors ses chœurs. Parce qu'au fur et à mesure il se mit à proférer des phrases et non plus des mots lâchés. « Oui, c'est moi qui découpe les images et qui les colle au mur » avoua-t-il, encouragé par France Gall qui chantait « Babakar » et les deux filles qui se trémoussaient en reprenant les chœurs. « Sur cette photo là-bas surtout elle est très belle », à ces mots les garçons se déplacèrent pour voir de plus près, approuvèrent et commentèrent allègrement les suivantes. A les regarder ainsi elles se multipliaient, grossissaient et finissaient par prendre toutes la place. Mais il était deux heures et il fallut partir. Ils se quittèrent avec une certaine euphorie.

Elle se retrouva alors avec Vincent, l'image de King Kong encore incrustée dans les pupilles. « Si j'habitais ici je crois que je passerais le voir tous les jours » lui confia-t-elle, mais elle ne dit pas pourquoi. Ils arrivèrent devant l'appartement. Ils n'étaient pas venus là par hasard mais sans trop savoir pourquoi non plus. En termes clairs ils ne savaient pas chez qui ils allaient. Un ami leur avait dit de les y rejoindre. Il y aurait du monde, de la musique, ils passeraient inaperçus. Mais lorsqu'elle entra elle sut que ce n'était pas vrai.

C'est, je pense, quand elle vit la fille qui leur ouvrit la porte qu'elle comprit qu'ils étaient maintenant dans une soirée. Elle était jolie. Et derrière elle s'en trouvait une autre de jolie et encore une autre encore. Mais ce n'était pas cela qui faisait la différence entre elle et elle. Elle baissa les yeux. Non c'était autre chose. Mais tout aussi effrayant.

Elle n'avait pas de bottes.

Ni de jupe.

Elle regarda ses chaussures de randonnée, son pantalon de toile. Ainsi donc, la tendance était à la jupe (unie, à carreaux, à fleurs) au dessus des genoux et aux bottes de cuir, noires de préférence et très hautes (afin sans doute qu'elles rejoignent la jupe dans un savant équilibre des longitudes).

Elle se posta près du buffet puisque buffet il y avait.

Un garçon se tenait debout à côté d'elle.

Et elle sentit son regard, insistant, de biais, vers le bas, vers ses pieds à elle, qui n'avaient pas de bottes.

Le spleen du cuir

selon Anton Ottero

Je porte le cuir, entre onze heures et trois heures du matin. Même les puces mettent la main à la patte, et dans le noir, et à plusieurs si ça leur chante. Ils me fouettent fort et je pousse des cris de perruche, ça les amuse toujours un peu, mes bruits d'oiseau, surtout après la sortie des classes. J'ai de vieux messieurs, aussi. La plupart sont réglos, ils payent avant d'avoir débâillé l'artillerie. J'aime bien quand ça sent le déjà servi, le ridé. Ils me font rire avec leurs cigares entre les mains. Ils sont du genre à penser que je m'émerveille devant le calibre, je les laisse croire, c'est qu'on finit toujours par s'attendrir, et je leur raconte de belles histoires : allez, viens là que je l'astique, ton minotaure, je vais lui donner le tournis, moi, dans le labyrinthe. Et je mords, je ne fais que ça au début, je mors, j'ondule sous les cuisses, je fais l'iguane, le garou, le tétard, un bestiaire à moi tout seul. Je regarde par en dessous, il trie comme un boy-scout, scout toujours, hein, mon général ? Parce que les généraux, je les reçois aussi. C'est pour les grandes occasions, et les occasions manquent pas. Parfois j'en ai plein le dos mais ça l'amuse, l'officier. Il me plante son gros compas en pleine ligne de démarcation, c'est que pour établir une carte d'état-major, me dit-il, il faut être aussi un peu géomètre. Et il avance, le bougre, le char blindé d'abord, tout en sournoiserie dans les tranchées, et après c'est le grand déploiement, l'affaire de quelques minutes, le temps de signer l'armistice et on remet ça, c'est qu'il a le dard vindicatif, le gradé, et pas rancunier en plus. J'encaisse mais jamais je capitule. J'ai du métier. Et une réputation qui me suit dans tout le quartier. On l'écrit sur les murs, on le répète à tous vents, je suis le meilleur coup ici, j'en donne aussi, des bien visés, des prêt-à-cuir pour les dodus qui tirent la langue parce que les gros qui viennent vider leur caddie, moi, ils ont ma préférence. Un enrubbanné du ventre qui cherche son grelot en remontant ses pneumatiques, ça me fait de l'effet, vous voyez ? Je craque, et quand je dis je craque, il faut bien s'entendre : avec eux je ferais n'importe quoi. Et je m'en prive pas. Je ratiboise, je cherche la résine et quand l'écorce a bien saigné je me fais un pot de compote, je me ménage pas les calories. Je fais le plein, c'est écrit là : plus tu es dans l'effort, plus tu as besoin d'énergie. C'est de l'évidence. En bon français, on dit tautologie. J'ai tenté de lui expliquer, à monsieur Nicot, mais impossible de lui faire rentrer

quelque chose dans la tête ce soir. J'ai bien essayé ailleurs, mais il jouait au furet et j'ai fini par lui cracher le morceau : si tu veux une tautologie, va falloir y mettre un peu du tien, mon criquet, parce que il y a des messieurs pressés qui attendent dans le couloir. Il m'a demandé combien au juste ? A l'œil qu'il avait, je voyais très bien où il voulait en venir. Le lit serait jamais assez grand mais il n'a rien voulu savoir et je me suis retrouvé à faire le chien qui lève la patte quand il est content devant une chorale d'épaules tatouées. Tant que ça fait rire et que la bière est tirée, le reste...

Mais ce soir, je suis fatigué. Il y a des soirs comme ça. J'ai le spleen du cuir, c'est un vieux truc de routard qui vous prend après minuit. Vous faites le point, vous ruminez les souvenirs, sur votre gourmète, c'est bien marqué : Josselin, c'est bien vous, mais vous vous sentez drôlement bizarre, comme ce type qu'on met au lit et qu'on oublie parce que il y a du lait sur le feu ou une finale à la télé. Le spleen du cuir, c'est vos nerfs qui feront naufrage. Le général m'a dit que je devais pas m'en faire, des brouilles tout ça, et pendant qu'il rassemblait ses troupes au-dessus de mes fesses, je me suis pensé tout bas que j'allais changer de métier. Mon rêve, ce serait de tenir une boulangerie. Toutes ces miches et ces grosses fèves, je vois bien l'effet que ça fait sur les bonhommes. Ils ont à peine poussé la porte qu'ils ont déjà le regard mouillé et le porte-monnaie affable. Mettez-moi ci, mettez-moi ça, c'est l'hystérie totale, on en prend pour vingt ans, mais c'est du métier solide, du bonheur à la cuillère. Je me vois déjà : ouverture aux aurores, allers et venues, dring-dring ça sonne, c'est une commande, une grosse praline avec crème fouettée et pompon sur le gâteau, et mon nom, partout dans les bouches : ah, le Josselin, voilà un type qui sait tremper le boudoir dans l'armagnac. Voilà ce qu'on dirait. Parce que ma spécialité, moi, ce serait le boudoir à l'armagnac. C'est le général qui m'a donné l'idée : le biscuit, ça se trempe dans les alcools forts, compris ? J'ai bien retenu la leçon. Et je me suis promis de l'inviter le jour de l'inauguration. Je veux bien lui souffler dans le clairon ce jour-là et inviter toute la mairie pendant que j'y suis. Je vois les choses en grand, c'est toujours comme ça après un coup de spleen. Je ratisse large, je fais mijoter et je m'offre une bonne prune pour faire passer la poisse. Et quand je vais me coucher, je vais me coucher, j'ai pas les idées larges : je dégainé le cuir, je remplis le tiroir-caisse et je verrouille aussitôt le magasin, réouverture de la piste noire pas avant demain, les clients sont prévenus.

J'aime bien le moment où je m'apprête à m'endormir, c'est toujours avec plein de délicatesses dans les prunelles. Je m'enfile sous les draps en titillant du pied miss bouillotte et je m'offre une cure de repos à l'œil. Bon pied bon œil comme on dit. Pas besoin de tautologie pour ça. En revanche une bonne dose d'onomatopées pour faire de beaux rêves, de ceux qui fait ding-dong c'est pour une commande et là, je réplique aussitôt : j'ai tout ce qu'il vous faut, monsieur. Visez un peu mon étalage. Et le monsieur babille devant mes pralines et ma galette. Et en prime je lui offre un sourire jusque là. Passée la commande, je lui envoie en pleine gueule la touche fleur bleue du parfait commerçant : je vous l'emballé ou c'est à manger sur place ? Il est aux anges, moi je suis verni. Je peux m'endormir tranquille, maintenant. J'ai de beaux rêves qui m'attendent dans le four.

No man's land, icône angélique numéro 1 selon le Théologien des Dolomites

j'sais plus qui tu es
qui a commencé
quelle est la mission
soldat sans joie
va
déguerpis
l'amour t'a faussé compagnie
(extr. de *Fantaisie militaire*, A. Bashung, J.Fauque)

Il était beau ce petit soldat le jour du 14 juillet. Les gens se massaient le long de l'avenue pour le voir défilé et les jeunes filles, poussées par leurs mères, se succédaient à son bras au cours du bal qui eut lieu le soir. Mais un obus lui a emporté la tête. Une fois de plus, je suis arrivé trop tard. Les plus chanceux perdent un bras ou une jambe, ils sont défigurés ou gazés. Mais je ne me suis pas présenté. Je m'appelle Damabiah et je suis un ange. Cela fait plusieurs jours que les Français et les Allemands se battent pour Verdun, plusieurs mois que le monde s'étripe pour l'Alsace et la Lorraine. Quand on sait que je suis censé préserver des naufrages et trouver les trésors, cela prête à rire. Moi, j'ai perdu l'envie de rire. Surtout depuis que Vehuiah s'est suicidé. Il était en quelque sorte notre chef ou plutôt notre guide. Pour nous tous, il incarnait la réussite angélique et chacun d'entre nous s'efforçait de l'égalier. Il n'hésitait pas à remplacer au pied levé ceux qui, blessés ou épuisés, ne pouvaient assurer leur service. Un matin, la Faucheuse l'a décroché de l'unique branche de ce qui fut un chêne.

La pauvre, elle n'a plus que la peau sur les os à force de faucher. Depuis 1914, elle n'a pas pris un seul jour de congé et c'est tout juste si les hommes lui laissent le temps de dormir ou manger. Au plus fort des combats, je l'ai vu plus d'une fois jeter sa faux dont elle venait de casser le manche ou la lame et utiliser ses bras comme des moulinets pour continuer à faire le travail. Il y a deux mois, sa charrette a été pulvérisée par une grenade alors qu'elle travaillait dans une tranchée et sa vieille jument est morte hier d'épuisement. Il faut dire que pour remplacer sa carriole elle n'avait rien trouvé de mieux qu'un char anglais.

De toute façon, cela fait longtemps qu'elle n'a plus le temps de ramasser les âmes des morts si bien qu'un bon nombre hante encore le champ de bataille. Elles errent et cherchent leur corps. Dans la plupart des cas, il a été déniché par une grenade ou enseveli par la terre que soulèvent les obus si bien qu'elles ne le retrouvent pas. Quand elles y parviennent, elles s'accroupissent à côté et passent le reste de leur temps à pleurer et à vouloir le réintégrer. Bien souvent, il est méconnaissable. Ce qui ne les empêche pas de se disputer comme des chiffonniers pour savoir à qui il appartient.

A ce rythme-là, il ne restera pas beaucoup d'anges sur terre. Quelques uns se suicident, certains boivent et d'autres se droguent, la plupart désertent. Je me demande encore comment je fais pour tenir le coup.

Un uniforme n'a pas de prix

selon Jean Jean Moto

« Et là, c'est quelle marque ton pantalon ? Ah ouais... Et... tu l'as payé combien ? Ah bon... Mais... tu l'as acheté où ? Ah ouais »

Il a sorti son sac du coffre de la voiture (c'était un break suédois).

Un sac spécial.

Assez grand pour y faire rentrer le corps d'un homme.

Pour commencer, il s'est déshabillé.

Il n'a gardé que son slip (c'est un pilote de motocross).

Et ensuite, son sac, il se l'est vidé sur le dos.

Voici la liste des ingrédients (respecter l'Ordre) :

- 1 caleçon
- 2 chaussettes
- 2 protège-genoux
- 1 maillot
- 1 pantalon
- 2 bottes
- 1 pare-pierre
- 2 coudières
- 1 casque
- 1 sacoché banane (gourde + trousse à outils)
- 2 gants
- 1 paire de lunettes

Et maintenant, le sac était vide.

Quel champion !

Plus il s'habillait, et plus les gens se taisaient.

Tout le monde se taisait et plus personne ne le reconnaissait.

« C'est qui ? »

« C'est le leader du championnat du monde ? »

« Haaa... Hein ? »

Personne ne savait qui c'était mais tout le monde l'a applaudit.

Pauvre champion !

Il était devenu un champion à force de vouloir sortir de l'anonymat.

Il rêvait d'être connu et reconnu.

Certes, il remportait tous les prix.

Mais personne ne le reconnaissait.

Prout prout : l'homme pète dans son pantalon et le moteur craque.

Tronche de cake

selon Valérie Presqu'île

Maman m'a fait un gâteau aujourd'hui. Je ne rentrais pas dans le moule. Elle s'est fâchée. J'avais mal au ventre à cause de la levure. Elle m'a préchauffé les oreilles.

Maman a fait un gâteau aujourd'hui. Comme je ne rentre pas dans le moule, elle a peur. Moi aussi. Mais j'en fais pas un plat. De toute façon, je préfère la pâte crue.

Je me suis tailladé le bras pour ne pas avoir mal. J'ai toujours eu du mal à rentrer dans les coins.

Historique sommaire mais pertinent de l'uniforme dans le temps

selon Steph'help'f et Julie della Colline

On ne peut nier l'importance de l'influence de l'uniforme dans l'Histoire des hommes et des femmes. Lorsque l'armée d'Attila franchit les Alpes, ce fut un étonnement émerveillé pour ces rudes guerriers du Haut Moyen Age de voir le luxe et la grâce des costumes Huns. Sans doute la France de cette époque connaissait le luxe des uniformes, mais elle ignorait le raffinement et la fantaisie dans le vêtement.

A la fin du Moyen Age, l'arc et l'arbalète disparaissent, et de nouveaux corps de troupes se forment : ce sont les arquebusiers, les piquiers, les hallebardiers, les cheval-légers et les reîtres...

Voici ce que Steph'help'f a pensé un temps : si, l'habit fait le moine, c'est une chaussure. Pas de panique. L'avenir est facile à imaginer (?).

Bon, je continue seule. Au cours de la deuxième moitié du XXe siècle, il semblerait que l'uniforme évolue radicalement : on joue les Lolitas à l'italienne dans un dégradé de beiges top chic, jupes près du corps, robes glamour, talons hauts et petits blousons en cuir. La simplicité devient l'arme fatale de la séduction ! Aujourd'hui encore la simplicité reste de mise mais nous sommes loin de tel concept bourgeois. Seule la Fédération de Betelgeuse conserve quelques spécificités dans son uniforme : leur Zogotunga est bleu-moutarde.